

Commandant
Christian ROGER

PILOTER SES RÊVES

De la Patrouille de France au Boeing 747



libres d'écrire

© Christian Roger, 2018

ISBN (livre) : 978-2-37692-109-7

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-110-3

Corrections : Christian Roger

Mise en page papier et édition numérique : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : © iStock Photos

Libres d'écrire est un label de IS Edition, Marseille.

www.libresdecire.com

www.is-edition.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

COMMANDANT CHRISTIAN ROGER

PILOTER SES RÊVES

**De la Patrouille de France
au Boeing 747**

 **libres d'écrire**

Préface

Il est des vies impossibles à résumer, tant le talent qui les a inspirées s'est révélé protéiforme. Dans le cas de mon ami Christian Roger, il serait plus juste de parler de ses vies, dont une seule d'entre elles suffirait à combler l'existence du commun des mortels !

Qui croise son regard, dont le bleu intense vous transperce, peut y ressentir la richesse d'un vécu que la mise en perspective du temps a peu à peu transformé en destin unique.

Deux passions jamais démenties depuis l'adolescence lui ont insufflé une vitalité qui force encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui le côtoient : Liliane et l'aviation.

Le premier regard échangé révéla à l'adolescent qu'il avait trouvé son âme sœur, son égérie et l'attraction réciproque et fusionnelle du premier jour ne se démentirent jamais, à l'image de ces histoires qui font toujours rêver les jeunes filles. Liliane fut de toutes les aventures que son soutien inconditionnel rendit souvent possibles.

La révélation de la passion de l'air fut tout aussi fulgurante et définitive. En qualité de terriens, nos gènes sont programmés pour évoluer sur le « *plancher des vaches* », les mathématiciens parleraient d'un espace vectoriel à deux dimensions.

Il n'est pas douteux que Christian soit programmé depuis sa naissance pour tutoyer la troisième dimension, celle qui matérialise le rêve d'Icare et qui offre à travers les évolutions spatiales, un degré de liberté supplémentaire : celui qu'apprivoisent les pilotes avec un plaisir gourmand.

Il a saisi toutes les opportunités d'élargir son « *domaine de vol* », en pratiquant la plupart des disciplines que peut offrir l'Art du pilotage, se muant tour à tour en chasseur, en pilote de guerre, en instructeur, en Leader de la prestigieuse Patrouille de France et finalement en pilote de ligne.

Imprimer dans le ciel de France le sillon tricolore de la Patrouille de France ou voir défiler sous les ailes de son avion les océans et les continents de la Planète ont exercé une puissante stimulation sur cet esprit curieux et façonné un citoyen du monde très concerné par la vie communautaire.

Leader respecté, syndicaliste redouté, militant concerné, Christian Roger sera toujours un homme de conviction aux valeurs solidement chevillées au corps et surtout non négociables, plusieurs Présidents d'Air France peuvent l'attester !

Sa rencontre avec André Gréard, autre monument de la communauté des pilotes de ligne, lui aura enseigné la valeur de la confraternité et de l'exemple que représentent « les Anciens », et il n'a eu de cesse, tout au long de sa carrière, de stimuler et d'inspirer ses jeunes successeurs, à son corps défendant.

Ceux-ci, en dépit des réalités de l'état-civil, sont souvent confondus par l'appétit de vie intact de ce remuant camarade dont la trajectoire permet d'entrevoir l'intenable octogénaire qui se profile !

Le troisième degré de liberté a peu à peu colonisé la pensée de celui qui ne cesse de plaider pour la remise en cause permanente, à commencer par la sienne, signe d'un inoxydable optimisme et d'une fascinante jeunesse. Parmi ceux qui exercent le pouvoir, il en est qui feront encore longtemps l'expérience de ce bouillant tempérament, intraitable dès lors que l'injustice sévit ou que l'intérêt commun est bafoué.

En langage aéronautique, « Roger » signifie « *j'ai compris, j'agis* » : nul autre que l'ami Christian Roger ne saurait à ce point mériter ce Patronyme chargé de promesses que nous sommes impatients de découvrir.

Christian PARIS
Commandant de bord de Boeing 777 Air France
Ex-Administrateur d'Air France

Introduction

« Faites que le rêve dévore votre vie,
afin que la vie ne dévore pas votre rêve »

Antoine de Saint Exupéry

La forêt vierge défilait régulièrement sous les ailes de l'avion quelques milliers de mètres plus bas. Les deux moteurs ronronnaient paisiblement et le pilote scrutait l'horizon, cherchant à apercevoir un terrain où il pourrait poser son aéronef après les longues heures de ce raid parti de France vers l'Afrique. Le bleu de la Méditerranée avait fait place aux côtes de l'Algérie, puis à l'interminable survol des sables du Sahara et maintenant c'était la forêt tropicale, toute aussi angoissante, car les endroits permettant un atterrissage étaient rares.

Le carburant se faisait rare et enfin, le pilote discerna une bande de terre assez étroite et plate qui courait le long d'un grand fleuve. Il fit descendre son avion et le posa en douceur, tout fier d'avoir à coup sûr battu le record de distance qu'il s'était fixé comme objectif.

Quittant mon rêve éveillé, je revins à la réalité. Le petit garçon de 7 ans que j'étais, allait passer une après-midi de vacances à garder la douzaine de vaches de la ferme de mes grands-parents, dans le Pays Basque profond, où ma mère m'avait envoyé pour manger à ma faim et échapper aux bombes de la région parisienne. À l'aide de mon aiguillon dans une main, je pousse les vaches dans le chemin qui les mènent au pâturage et de l'autre je tiens le petit avion en bois que m'a fabriqué mon oncle Baptiste, d'une douzaine d'années plus âgé que moi. Le gamin rêveur que je suis imagine que les herbes du bord du chemin sont les arbres d'une forêt vue de très haut.

Une fois les vaches rentrées dans le champ, je tire la barrière et fais atterrir mon avion pour le ranger dans le petit hangar de branchages que j'ai érigé. En rentrant à la ferme, mon aéronef prendra sa place comme dans un hangar, dans l'alvéole creusée par les insectes au pied d'une grosse poutre.

Je savais lire depuis peu et le premier livre qui m'était tombé sous la main eut une influence déterminante sur toute ma vie. Il avait pour titre « *Linette et son vieux Bredaine* ».

C'était une histoire pour enfant écrite en 1928 et qui se passait à cette époque : un militaire passionné de techniques nouvelles s'appropriait à un raid

devant le mener au Cap de Bonne Espérance avec un avion prototype qu'il avait fait construire près de son château. Ce Commandant avait une petite fille, Linette, très espiègle. Avec quelques autres compagnons de jeu et son majordome, Bredaine, vieux serviteur bedonnant de la famille, une espèce d'Obélix avant l'heure, elle s'était glissée dans l'avion (*L'Oiseau d'Or*) prêt pour le départ du lendemain. Bien entendu, tout ce petit monde avait tripoté les boutons du tableau de pilotage et patatras, les moteurs s'étaient mis à tourner et l'avion avait décollé et pris le cap au Sud, guidé par le pilote automatique perfectionné qu'avait fabriqué le Commandant.

Quand j'ai écrit ces présents mémoires, une incursion sur Google m'a permis en un clin d'œil de trouver trace de ce livre déterminant pour ma vie. Je l'ai commandé et j'ai reçu deux petits fascicules jaunis, défraîchis par le temps. J'ai été surpris de constater combien le souvenir que j'en avais était précis !

Petit garçon complètement ignare des choses de l'aviation, je n'avais pas du tout conscience de l'irréalité d'un tel scénario et cette aventure haletante se continuait « *chez les Pygmées anthropophages* », jusqu'au moment où le papa salvateur viendrait délivrer tout ce petit monde. C'était mon premier contact avec l'aviation et il m'en resta toute ma vie le souvenir de moments de rêve dans lesquels mon avenir ne se concevait que comme pilote d'avion.

Comme le dit la chanson j'ai eu la chance d'aller jusqu'au bout de mes rêves. Mais en 1941, l'aviation n'était pas celle des raids d'exploration et elle participait activement au bruit et à la fureur de la guerre.

Pour que nous puissions manger à notre faim et nous protéger des bombes de la Région Parisienne, ma mère m'avait envoyé avec ma sœur chez ses parents, au Pays Basque. Mon grand-père Mathieu Etchegoyen était né en 1883 à Ustaritz, patelin à une vingtaine de kilomètres au sud de Bayonne et ma grand-mère Sabine en 1885 à Cambo, à quelques kilomètres de là. Au XIX^e siècle, on n'allait pas loin pour chercher sa promise, car on y allait à pied.

Ils s'étaient mariés en 1907 et avaient déjà 5 enfants au début de la guerre de 1914, dont ma mère née en 1912. Hasard ou organisation préservatrice de l'Armée, mon grand-père fit toute la guerre dans l'artillerie, un peu moins exposée que l'infanterie et se tira sans une égratignure de cette hécatombe. Profitant d'une permission en 1917, il engendra un sixième enfant à sa femme et ils en eurent douze au total, qui leur donnèrent 29 petits-enfants !

Ma grand-mère disait en riant : « *Le Bon Dieu m'a fait souvent la grâce de s'intéresser à moi, mais j'aurais aimé qu'il regarde ailleurs de temps en temps !* ».

Leur ferme était à Halsou-Laressore, petit village basque avec son église et son fronton de pelote. Ils étaient métayers, c'est-à-dire locataires, d'une ferme d'une quinzaine d'hectares, en bordure de la voie ferrée qui va de Bayonne à Saint Jean Pied de Port. De cette ferme, on peut apercevoir le massif de la Rhune et sur les hauts de la colline voisine, la maison d'Edmond Rostand,



Le livre d'enfant d'où tout est parti !

devenue le musée de son existence brève et intense, que je n'eus l'occasion de visiter que bien des années plus tard. Ils vivaient chichement en travaillant dur, avec un mode de vie qui n'avait pas changé depuis le XIX^e siècle, aidés par deux de mes oncles encore jeunes hommes non mariés. Levée dès potron-minet, Mémé allumait le feu de bois pour la journée dans le poêle d'une vaste salle commune au sol en terre battue, éclairée par une ampoule unique de 50 watts, qui apparaissait comme dépolie par l'accumulation des chiures de mouches ! L'électricité avait été installée vers 1935, avec un éclairage très chiche et c'était dans toute la ferme le seul signe tangible du passage du XIX^e au XX^e siècle.

L'hiver, le chauffage de la salle commune était assuré par d'énormes bûches qui flambaient dans une cheminée immense, à l'intérieur de laquelle un petit banc de chaque côté permettait d'être bien au chaud, avec un contraste saisissant quand nous nous glissions dans les draps glacés de chambres jamais chauffées. Mais les nuits les plus froides n'étaient pas les plus rudes, car nous avions droit à une brique bien chaude, enveloppée dans un torchon. Du petit banc dans cette cheminée, je garde le souvenir des prières que j'ai apprises à la lueur des flammes, dès que je sus lire vers l'âge de six ans, sur un petit livre bleu, ainsi que de mon premier livre d'aventures « *Linette et son vieux Bredaine* ».

Point de toilettes non plus dans cette vaste ferme sur trois étages. Il fallait aller derrière la ferme, dans une cabane équipée d'une planche trouée surmontant une fosse qu'un de mes oncles vidait chaque printemps, en puisant pieusement avec un solide bâton au bout duquel était fixée une casserole. Je pense qu'elle était réservée à ce seul usage, mais n'en jurerais pas ! Bien entendu, il n'existait pas de papier toilette, même pas de journaux. Un platane joutait providentiellement la guitoune et fournissait la moitié de l'année d'opportunes feuilles bien larges. Mais avec le recul du temps, je m'interroge encore sur le mode opératoire lorsque l'automne débarrassait le platane de ses feuilles pour plusieurs mois ?

L'eau provenait d'un puits chez un voisin, à une centaine de mètres et il fallait aller y puiser des seaux de 10 litres qui étaient bien lourds. Cette eau étant rare, la toilette était sommaire, effectuée sur l'évier de la salle commune. Chose étrange, je ne me souviens pas de mauvaise odeur corporelle des uns ou des autres. Pourtant, nous ne devons pas sentir bon, mais nos odorats ne le savaient pas. Après tout, Louis XIV en son château de Versailles n'était guère mieux loti !

Chaque dimanche, Pépé se rasait devant une petite glace, après avoir soigneusement aiguisé son rasoir sur une espèce de ceinture. Le rasoir crissait sur sa peau burinée de vieux crocodile, épargnant des moustaches taillées en désordre.

Toute la famille se rendait à la messe de 10 heures dans l'église de Halsou, semblable à toutes les autres du Pays Basque. Au premier étage se trouvaient

les hommes, dans une grande galerie qui courait sur trois côtés. En bas, la gent féminine, bien ordonnée, les petites filles devant, puis les jeunes filles et enfin les femmes. Toute cette assemblée chantait la messe en latin, sans en connaître un traître mot, se renvoyant les chœurs entre hommes et femmes. Le spectacle des hommes jeunes ou vieux chantant à tue-tête leur « *latin de cuisine* » en contemplant les ouailles féminines à l'étage en dessous me mettait en joie et je ne jurerais pas que toutes leurs pensées étaient tournées vers l'adoration de Dieu ! Le curé tenait des sermons moralisateurs et je me souviens notamment de l'avoir entendu tonner en chaire, « *s'indignant de ces jeunes filles venues de la ville* (en l'occurrence mes cousines), *qui se promenaient en short dans la campagne* ». Pensez donc, quel scandale ! À la sortie de la messe, Pépé allait dans l'unique café du village où s'échangeaient les nouvelles de la semaine, pendant que mes oncles faisaient un match de pelote basque à mains nues.

Il n'y avait aucune boulangerie à des kilomètres à la ronde et pas de distribution par automobile comme aujourd'hui. Aussi, Mémé cuisait-elle son pain dans un four à bois dans un appentis de la ferme. C'était deux fois par mois des grosses miches rondes, excellentes les premiers jours, mais qui nécessitaient de bonnes dents à la fin de la deuxième semaine. Quand des petits-enfants étaient là, ils avaient droit à de délicieux petits pains tous chauds, avec un dessin fait au couteau.

C'était la guerre, mais la ferme ne souffrait pas trop de privations. Nous avions le lait des vaches, mais bizarrement, on ne fabriquait pas de beurre au Pays Basque, denrée que je n'ai découverte qu'après la guerre. Seul manquait le sucre et nous mettions du sel dans le lait de notre petit-déjeuner. Beurk ! Il y avait aussi les poulets, les lapins et les cochons. On sacrifiait ces derniers deux fois par an et les pauvres bêtes savaient très bien ce qui les attendait, hurlant jusqu'au moment où le couteau la faisait taire. Les femmes s'affairaient pour emboucher les boudins, malaxer les pâtés, saler les jambons et toutes autres choses délicieuses.

Rituellement, on me donnait la queue du cochon que j'allais planter dans le champ voisin, au pied de l'arbre que l'on m'avait indiqué et un mois après, je retrouvais une pièce de cent sous à la place de la queue du cochon ! J'ai fait semblant d'être dupe le plus longtemps possible !

Mon grand-père avait un chien qu'il avait appelé *Blum*, car il n'était pas un fervent du Front Populaire. Il se délectait d'une revanche sur son ennemi idéologique en criant tous les jours : « *Blum. Au pied, couché !* ». En bon paysan finaud, il cultivait un carré de tabac astucieusement dissimulé au milieu d'un champ de maïs pour échapper aux contrôles.

Dans les champs où je gardais la douzaine de vaches, je construisais des cabanes pour passer le temps et m'abriter de la pluie. Si le Pays Basque est vert, c'est qu'il n'est pas sec. C'étaient des tipis dont l'armature était en branche

des noisetiers qui bordaient les champs. J'étais très fier du couteau suisse que m'avait donné un de mes oncles et qui ne me quittait jamais. Je taillais aussi des bâtons en ciselant leur écorce de motifs divers.

Le point fort de l'activité de l'été était les battages, précédés par la coupe et la mise en gerbe, puis l'acheminement vers la ferme dans la charrette tirée par deux bœufs. On voyait arriver très tôt le matin une remorque qui tirait une machine à vapeur semblable à une locomotive, connectée par une courroie d'une vingtaine de mètres à une grosse machine à battre le blé. Les paysans voisins venaient donner la main, à charge de revanche et le midi et le soir étaient animés par des repas dont les pauvres cochons fournissaient pâtés, confits, boudins et jambons, le tout arrosé par un vin local qui tenait plus de la piquette que du Château Pétrus. C'étaient des journées bruyantes, joyeuses et poussiéreuses dans lesquelles je ne jouais qu'un rôle de spectateur.

Mes grands-parents versaient une part de leurs récoltes au propriétaire de la ferme, à titre de loyer. C'étaient de modestes bourgeois habitant une jolie propriété à Larressore, sur la colline. L'homme avait été Capitaine d'infanterie pendant la guerre de 14-18 et m'impressionnait, bien qu'il soit très ouvert vers le petit-fils de son métayer. Il fut sincèrement heureux de l'évolution de ce petit garçon lorsque bien des années plus tard, je fus moi-même Capitaine et que je revins le voir.

Quand je pense à la précarité de la vie de mes grands-parents, sans Sécurité sociale, sans Allocations Familiales, sans assurances sur la vie, sans retraite, avec 12 enfants à élever, je relativise cette précarité dont on nous rebat les oreilles aujourd'hui, dans un pays infiniment plus riche que la France des années 40. Un accident de travail pour le grand-père et c'eût été la misère.

Le souvenir de ces années me laisse l'impression qu'elles faisaient partie plutôt du XIX^e siècle que du XX^e. Et cela contraste avec l'usage des technologies que j'ai utilisées dans mon métier de pilote de chasse ou de ligne, qui s'apparentaient plutôt en fin de carrière aux techniques du XXI^e siècle. Survoler ainsi le mode vie de trois siècles dans une même vie donne une idée de la formidable accélération des techniques qui a marqué le XX^e siècle.

Durant l'année 1941, je fis ma scolarité à l'école du village. Elle était proche de notre ferme, mais gros problème, sur la route montante, il y avait une autre ferme à mi-chemin de l'école, où gambadaient des dindons. Ces stupides volatiles me couraient après à chaque passage et venaient me pincer les mollets. Par peur du ridicule, je n'osais en parler et pendant des mois, je fis un détour de 3 kilomètres pour arriver en haut de cette colline où se trouvait l'école.

La maîtresse était une vieille demoiselle à qui il manquait un bras. Il n'y avait qu'une seule classe et l'institutrice avait trois divisions, qui accueillaient les enfants depuis le cours préparatoire jusqu'au certificat d'étude. Nous étions une vingtaine de garçons et filles et le fait que la maîtresse dispense plusieurs

types d'enseignements ne semble pas avoir été un obstacle, puisque je lisais correctement à six ans. Tous les adultes qui ont connu cette école primaire de la 3^e République, simple et efficace, ne comprennent pas comment les responsables de l'enseignement ont pu être aussi pitoyables dans leurs résultats depuis une soixantaine d'années, en étant persuadés de surcroît qu'ils étaient une avant-garde éclairée !

Tout a commencé par une affaire de sémantique, lorsque Edgar Faure a transformé le Ministère de l'Instruction Publique en Ministère de l'Éducation Nationale, tant il est vrai que chacun doit assumer ses responsabilités : aux parents le soin d'éduquer leurs enfants, de leur inculquer le savoir-vivre en société et aux enseignants celui d'instruire les élèves de ce qu'ils doivent savoir. Mai 1968 est venu bouleverser lamentablement ce système efficace qu'avaient créé et fait vivre les *hussards noirs* de la République qui, depuis Jules Ferry, avait montré toutes ses vertus en donnant au peuple ce qu'aurait dû donner la Révolution dès le début du XIX^e siècle.

Aujourd'hui, un rapport officiel constate que 40 % des enfants ont de sérieuses difficultés à lire et écrire lors de leur entrée en sixième. Dans les années 40, tous les enfants de mes grands-parents avaient leur certificat d'études à 14 ans, alors qu'ils manquaient souvent l'école pour aider aux travaux des champs. Leurs diplômes étaient fièrement accrochés dans la grande salle commune de la ferme, sous une plaque de verre qui les protégeait des mouches. Ils savaient lire, ne faisaient pratiquement pas de fautes d'orthographe, ils savaient compter, connaissaient leur Histoire de France et toutes les images d'Épinal qui servaient de jalons pour mémoriser cette saga et n'étaient pas aussi ignares en géographie qu'on l'a dit.

Les choses s'étant stabilisées dans une vie de privations, ma sœur et moi revînmes à Enghien les Bains, proche de Paris, dans l'appartement de trois pièces où mes parents habitaient depuis 1939. Ma mère avait trouvé un emploi dans la cantine de l'école communale, mais les copieuses portions qu'elle me servait n'étaient que des rutabagas ou topinambours qui constituaient l'ordinaire. Une grande photographie de Pétain trônait au milieu du réfectoire et elle reçut plusieurs fois des timbales remplies de ces fameux topinambours.

Née deux ans avant la guerre de 14-18, Maman avait été placée comme domestique à l'âge de 12 ans et elle nous raconta beaucoup plus tard ses difficultés, par exemple quand elle devait se laver dehors par un froid de canard dans l'indifférence de patrons bourgeois du type du XIX^e siècle. À 22 ans, elle *monta* à Paris pour se placer comme domestique et rencontra mon père, qui l'épousa très vite.

Mon père était né en 1911 dans le Nord et il perdit très tôt son père, mort dans un fossé en rentrant d'une de ses habituelles beuveries. Mobilisé comme les autres, Papa avait été fait prisonnier comme tant d'autres et se trouvait en

Allemagne. Mais il était du genre entreprenant et par un soir de juin 1943, on sonne à la porte et je vais ouvrir. Devant moi, un homme mal rasé, hirsute, vêtu d'un pantalon, d'une chemise et d'un gilet crasseux, sans bagage. Je reconnais mon père, que je n'ai pas vu depuis quatre ans et je me jette dans ses bras. Prisonnier dans un stalag du côté de Hambourg, il s'était évadé. La liesse s'installe dans l'appartement, car la surprise est totale. Par le plus grand des hasards, ma grand-mère était *montée* du Pays Basque et avait apporté un superbe jambon de Bayonne, auquel le paternel rend un hommage glouton bien compréhensible, mais qui le rend malade. Dans les rares correspondances qui avaient été échangées par mes parents, la censure était omniprésente et papa n'avait pu prévenir sa femme de son projet d'évasion.

Plus tard, il nous raconta. Il était prisonnier dans un stalag de la Ruhr, proche d'une usine et les prisonniers étaient utilisés pour charger les trains de marchandises diverses. Un jour, ils eurent à charger des wagons avec des plaques de fibrociment, dans un train où il était indiqué « *Nach Paris* ». Avec deux autres prisonniers, il scia une trappe dans le fond du wagon et ils arrangèrent le chargement de façon à ménager une cache, dans laquelle ils se glisseraient par la trappe. Les trains circulaient surtout la nuit, par crainte des bombardements et un gardien un peu niais leur indiqua le soir du départ. Après avoir rassemblé quelques vivres et de l'eau, ils quittèrent le stalag en coupant sans difficulté les maigres barbelés qui entouraient le camp. Ils espéraient être à Paris trois jours plus tard, mais avec les aléas d'un réseau ferroviaire harcelé par l'aviation alliée, c'est finalement à Bruxelles qu'ils se retrouvèrent huit jours plus tard, épuisés, morts de faim et de soif. Dans les gares nombreuses où le train avait stationné, ils avaient réussi à se ravitailler en eau, en prenant des risques énormes d'être surpris. Mais rien à se mettre sous la dent et ils étaient au bout du rouleau dans cette gare de Bruxelles. Ils se concertèrent :

« *On n'en peut plus. On va sortir pour chercher à manger.* », dit l'un de ses compagnons, approuvé par l'autre.

« *Si on fait cela, on est sûrs de se faire ramasser par la première patrouille allemande.* », objecta mon père.

« *Bah, ils ne sont pas partout. Allons-y.* ».

Inquiet et refusant de les suivre, mon père les vit se diriger vers la sortie et, bien entendu, leur allure dépenaillée attira l'attention de quelques soldats allemands qui se tenaient là et que les deux évadés n'avaient pas vus. Caché dans un coin de la gare, il assista à leur arrestation et ne sut jamais ce qu'ils devinrent.

À bout de forces, il décida de jouer son va-tout et aborda discrètement un cheminot belge. Il était bien tombé et celui-ci le cacha dans un coin de la gare et lui apporta quelques vêtements et de la nourriture. Trois jours plus tard, il

prit place dans un train allant à Paris, caché dans un cagibi par un contrôleur patriote et complice.

Arrivé à la gare du Nord, il n'eut plus qu'à changer de quai pour prendre un train de banlieue et débarquer à Enghien les Bains. J'ai toujours été très fier de l'évasion de mon père. Après la guerre, beaucoup d'hommes arboraient à la boutonnière de leur veste un insigne imitant un fil de fer barbelé, pour signaler qu'ils avaient été prisonniers de guerre. J'ai toujours trouvé cet insigne infamant et avec la fougue de la jeunesse, je méprisais ces hommes qui affichaient ainsi leur échec. Ma fierté était d'autant plus grande de voir mon père porter à sa boutonnière l'insigne des évadés de guerre. Cette association comptait environ dix mille membres, à comparer avec les deux millions de prisonniers français. Certains avaient eu l'excuse de la difficulté, comme mon beau-père, qui ne revint qu'en 1945, car il était dans une ferme au fin fond de la lointaine Prusse et on peut comprendre qu'il n'ait pas tenté l'aventure, d'autant plus qu'il m'avoua plus tard que la fermière avait eu de grandes bontés pour lui, puisque suivant un cas de figure classique en ce temps-là, son mari guerroyait quelque part en Europe !

Mon père se doutait bien que son évasion n'était pas sans conséquences et il était parti se cacher dans de la famille, dans la banlieue proche. Les Allemands avaient une organisation admirable et il avait eu le nez creux, car une huitaine de jours après son arrivée, deux agents de police, non pas la Gestapo mais deux de nos braves sergents de ville, sonnèrent à l'appartement et le fouillèrent méticuleusement, cherchant les traces de sa présence. Maman avait fait le ménage et ils ne trouvèrent aucun indice. Nul doute que s'il avait été là, ces imbéciles l'auraient embarqué et remis aux Allemands et comme son évasion avait été précédée de deux autres tentatives infructueuses, c'était le camp de concentration qui l'attendait s'il avait été repris, d'où il ne serait certainement pas revenu. Que ces pandores soient venus, passe encore. Mais fallait-il qu'ils soient singulièrement stupides pour ne pas avoir un minimum de patriotisme et de jugeote, qui leur aurait fait dire à ma mère que le fugitif devait se cacher.

Avant la guerre, mon père était chef de chantier dans le bâtiment et cela lui avait donné l'opportunité de faire un superbe chantier de plus d'un an à Pondichéry, pour y ériger une banque. Il avait emmené avec lui la famille et mes premiers souvenirs d'enfance datent de cette époque très riche en images. Souvenir du bateau « *Jean le Bon* » qui nous mena à bon port en un mois de voyage. Navire sur lequel servit un de mes camarades de lycée bien des années plus tard comme officier mécanicien débutant. J'avais trois ans, portais le casque colonial, avais un petit singe ouistiti que mon père m'avait offert et un boy pour s'occuper de moi. Un jour qu'il me promenait, il avait cru me faire plaisir en m'offrant un gâteau de riz et fut fort surpris de me voir hurler,

car il était horriblement pimenté, ce qui était un délice pour lui et un supplice pour moi !

Le PDG de l'entreprise Seuralite qui employait mon père s'appelait Padegay. Il était juif et traversa toute la guerre sans encombre en refusant obstinément de porter l'étoile jaune. Je le comprends et l'admire. Pour mettre mon père à l'abri et assurer sa subsistance, il l'envoya en Savoie construire le toit d'une usine à Brignoud, dans la vallée menant de Grenoble à Chambéry. Mais la police allemande était opiniâtre, puissamment aidée par des abrutis de la Police Française et au bout de quelques mois, nous apprîmes par un policier plus patriote que ses collègues que mon père allait être arrêté. Il s'enfuit donc dans le maquis, d'où il revenait de temps à autre nous retrouver à vélo dans le petit appartement qu'il nous avait trouvé.

Cette année 1944, nous avions terriblement faim et comme seule ressource de maigres subsides que procurait le maquis. Certains soirs, nous sortions comme des conspirateurs pour aller piller des jardins ou des champs. Ma sœur et moi faisons le guet et maman ramassait un cabas de légumes dans des jardins. Les paysans avaient le culot de faire payer les pauvres hères que nous étions pour donner l'autorisation de glaner le blé, alors que ce droit existait librement au Moyen-Âge. Ma rancœur a subsisté longtemps vis-à-vis de la gent des agriculteurs.

Un jour où mon père était là, en permission du maquis, il m'emmena avec lui faire la tournée des fermes pour acheter quelques denrées. À la fin de la journée et une vingtaine de kilomètres parcourus, j'étais mort de fatigue et mon père furieux de son sac vide, car les prix que nous pouvions offrir ne convenaient pas aux paysans, qui vendaient bien plus cher au marché noir que ce que nous pouvions aligner. Au retour, à quelques kilomètres de Brignoud, nous quittions une ferme qui nous avait aussi éconduits, quand nous aperçûmes des oies qui gambadaient dans un champ. Après avoir vérifié que personne n'était en vue, mon père me dit :

« *Fais le guet* » !

Il enleva sa veste, coursa une oie, la plaqua comme un rugbyman et lui tordit le cou. Une deuxième vint rejoindre la première dans le sac et nous sommes rentrés triomphants. Cela faisait des mois que nous ne mangions que des oignons et des blettes à l'eau et les oies firent notre bonheur pendant un bon mois !

Durant l'été 1944, les Allemands se retiraient à travers la vallée, harcelés par les maquisards qui faisaient sauter les ponts. Ils faisaient aussi sauter des pylônes électriques et des transformateurs et le gamin de 9 ans que j'étais ne voyait pas très bien la logique de ces destructions stupides qui créaient des problèmes à la population sans gêner l'occupant. Nous habitions au bord de la nationale et une nuit, un obus allemand ou maquisard tomba sur la maison

qui prit feu, nous jetant dehors en pyjama au milieu de quelques blessés. Il pleuvait des cordes et des soldats allemands passaient par là. L'un d'entre eux nous aborda et demanda dans un français guttural :

« *Je suis médecin. Est-ce qu'il y a des blessés ?* ». Son ciré noir et son casque ruisselaient de pluie et sa mitraillette pendait à son épaule, arrivant au ras de mon nez. Effrayé, je me dis qu'il voulait les achever :

« *Non, non, il n'y a pas de blessés. Tout va bien !* »

En août, une dernière colonne d'Allemands fut stoppée par le maquis, à qui ils se rendirent. J'étais là, sur le bord de la route où les engins de guerre étaient arrêtés, aux côtés de mon père qui arborait son brassard de maquisard et désarmait les soldats avec ses collègues. Je me souviens de cet officier allemand, tremblant de peur, les deux bras levés, nous indiquant son pistolet et les munitions dans ses poches. La guerre était finie pour lui. Il était heureux d'être vivant et ne voulait pas d'histoires.

Les jours suivants, le badaud que j'étais assista à la tonte des femmes qui avaient couché avec des Allemands. La populace est répugnante.

Après la Libération, la vie reprend son cours et je vais à l'école publique d'Enghien les Bains. Je suis un bon élève, appliqué et très turbulent. Durant les récréations, de fréquentes bagarres opposent régulièrement « *la bande à Roger* », la mienne, à celle de Gocquet, qui est le cancre de la classe d'au-dessus. Nous nous castagnons à coup de cache-nez roulés en torsade. Avec le recul du temps, je constate que ce rôle de chef de bande préfigurait le goût qui a toujours été le mien de vouloir être à l'avant-scène, même si parfois je prenais des coups.

Notre instituteur est Monsieur Scalabre, laïc très austère, mais qui nous autorise sans rechigner à partir une heure plus tôt une fois par semaine pour aller au catéchisme. Les jeudis, je vais au patronage, animé par l'abbé Bombezin, grand baraqué qui jouait au football avec nous, en relevant sa soutane pour courir. L'été, il nous emmène en *colo* en Bretagne, dans des collèges internats désertés par les élèves. Profitant de la proximité de la guerre, il nous montait des jeux où se mêlaient d'improbables espions anglais qui recherchaient des Allemands qui n'avaient pas compris que le 3^e Reich était « *Kaputt* » ! La plupart d'entre nous acceptaient de croire ces scénarios extravagants, mais tellement excitants.

Durant l'été 1946, je viens en colonie de vacances à Montlhéry et nous jouions souvent dans les environs des ruines du vieux château du XI^e siècle qui domine la petite ville. Je ne savais pas alors que sur ce terrain de jeu qui était alors un verger, je ferai construire un jour la maison où je passerai la plus grande partie de ma vie.

Affirmation d'une vocation de pilote

Durant l'année 1946 a lieu un événement qui décide beaucoup de mon avenir. Sur le Champ de Mars, une gigantesque exposition présente tous les avions de la 2^e Guerre mondiale. Il y a là tous les chasseurs et bombardiers, y compris une superforteresse B29 qui avait été remontée sur place et qui apparaissait comme un géant. On peut monter dans les cockpits, s'installer aux commandes de Spitfire, Messerschmitt, Zéros, bidouiller tous les boutons et commandes. Dans les chasseurs, je suis fasciné par le collimateur, équipement qui permet de viser des avions ou de tirer vers le sol, que j'essayerai de promouvoir en version d'aide au pilotage sur les premiers Airbus électriques bien des années plus tard et qui équipe maintenant l'Airbus A380. À côté des multiples avions, sous de grandes tentes militaires, des films montrent les cinémitrailleuses des chasseurs abattant des Messerschmitt ou effectuant des attaques au sol.

Quand je reviens ébloui à la maison, ma vocation est désormais bien ancrée et je déclare à mes parents :

« *Je serai pilote de chasse* ».

« *On verra cela si tu travailles bien à l'école.* », me dit mon père. Ma mère n'est pas plus réjouie que cela ! Tous deux pensent certainement qu'il s'agit d'une fougade d'un enfant de 11 ans. Et pourtant !

À la rentrée, je suis admis en 6^e après un examen qui était objectivement un concours, car tous les appelés n'étaient pas élus. C'était l'époque où le mot « *Sélection* » n'était pas un gros mot et c'est mon premier contact avec elle. Ce concept m'accompagnera durant toute ma vie professionnelle. Il y eut d'abord le bac, qui n'était accordé qu'à une petite minorité d'élèves, 3 % d'une classe d'âge, alors que c'est 87 % actuellement, sans que les potaches actuels soient devenus trente fois plus intelligents que leurs aînés d'antan !

Il y eut ensuite le concours de l'École de l'Air, sélection à la fois intellectuelle et physique, pour l'aptitude pilote de chasse où les médecins ne faisaient pas de cadeaux. Sélection ensuite de la formation « *pilote de chasse* », suivie plus tard de la sélection comme Leader de la Patrouille de France par le Chef d'État-major de l'Armée de l'Air. Et enfin, durant toute la carrière de pilote de ligne qui suivit, sélection lors des qualifications sur de multiples avions de ligne, les contrôles en Ligne par des collègues instructeurs et ceux médicaux trois fois par an.

Même les plus farouches des soixante-huitards sont partisans de la sélection quand ils prennent l'avion ou qu'ils doivent se confier à un chirurgien et il leur semble alors impératif que le Commandant de bord soit soigneusement sélectionné !

On ne parlait pas d'ascenseur social, mais on lui donnait une réalité concrète. Sans cette sélection qui rythma toute ma vie, l'obscur fils d'ouvriers que j'étais se serait vu passer sur le corps par des tas de *fils d'archevêques* et je n'aurais jamais pu faire une carrière aussi riche. J'ai donc toujours été et suis toujours un farouche partisan de la sélection et de la méritocratie républicaine et qui peut nier que le refus de la sélection issu de la pensée soixante-huitarde a été un désastre ?

En 1946, nous sommes 96 élèves à entrer dans le lycée qui vient d'être créé dans le château d'Enghien les Bains, qui avait été le siège de la Kommandantur sous l'Occupation. Cette première année s'ouvrent 2 classes de 6^e et deux autres de 5^e, dans les différentes pièces du château remis à neuf. Celui-ci se trouve au milieu d'un immense parc sur le bord du lac, laissé à l'abandon durant la guerre et c'était pour moi une joie continue de me trouver dans ce cadre agreste. Ce parc et les classes neuves dans les pièces du château contrastaient tellement avec les classes grises et tristounettes de l'école communale de garçons, à côté de celles des filles.

C'est le premier lycée mixte de France et la mixité entre garçons et filles donna son résultat naturel : je suis vite amoureux de Claudine avec laquelle un amour chaste s'installe jusqu'à la classe de quatrième. Je la revis quarante ans plus tard, au hasard d'une rencontre chez un de nos amis communs et j'ai reconnu sans difficultés les yeux de biche qui m'avaient tant troublé.

Dans nos classes, nous travaillons en équipe de six, trois garçons et trois filles autour d'une table ronde et nous ne rendons jamais un devoir individuel mais celui de l'équipe. Cette façon de travailler me fut précieuse plus tard en me mettant à l'aise dans l'animation des équipes. Ginette Lalue, petite souris très active était très douée pour rendre compte de nos travaux et c'est elle qui rédigeait les devoirs. Elle devint médecin plus tard.

Le gamin turbulent que je suis escalade les très grands séquoias du parc, lutine les filles, parle en classe et finalement, ma prof de français qui me trouve trop agité s'en ouvre à ma mère et lui demande de m'amener chez son mari qui est psychiatre. Cela fut fait un jeudi après-midi et on me fait passer des tests, dont celui de Rorschach, qui consiste à décrire ce que suggèrent des taches d'encre de couleur sur un papier plié en deux. Je me souviens que, notamment, une de ces feuilles présentait ce qui était à l'évidence un phallus en érection, mais je n'osais le dire, de crainte de passer pour un obsédé sexuel dès l'âge de 11 ans, cherchant à m'en tirer par des mots pirouettes du style :

« *une longue tige rigide* », « *une fleur* » ou autre stupidité qui masquait la vérité de ce que je pensais : il s'agissait bel et bien d'un « *zob* » !

On me fait sortir de la pièce, mais par la porte entrouverte, j'écoute anxieusement les commentaires du psy à son assistante, d'où il ressort en substance que je ne suis pas très dégourdi ! Je passe ensuite d'autres tests, dont un test dans lequel il faut donner des synonymes à des mots, où je suis brillant, car je lisais tout ce qui me tombait sous la main, ce qui remonta sans doute ma moyenne. Mais à la fin, le psy proposa à ma mère de me garder quelques jours pour me faire des électrochocs pour corriger cette hyperactivité. C'était la thérapie à la mode, ce que ma mère refusa, horrifiée. Cet homme n'avait pas compris que ce gamin de 11 ans s'éclatait au sortir d'une guerre terrible, en passant d'une école des garçons sans attrait à un lycée magique au milieu d'un parc et de filles agréables. J'étais tout simplement vivant, heureux de l'être et assoiffé d'avenir. J'ai toujours gardé une sainte méfiance envers l'engance psy tout au long de ma vie !

Ce premier lycée mixte de France a une particularité : nos professeurs sont tous issus de la Résistance et ont obtenu l'accord du Ministère pour mettre en place ce qu'ils appellent « *L'École Nouvelle* », qui jette les bases d'une approche différente de l'enseignement, basée sur des travaux en équipe et une interactivité prof/élèves. Une partie de ces méthodes fut reprise en mai 1968. Notamment, j'ai eu ainsi l'illustre résistante Lucie Aubrac comme prof d'Histoire-Géo. Elle ne faisait pas mystère d'être ouvertement stalinienne et ses cours très orientés soulevaient souvent la polémique avec ses élèves, qui n'étaient pas de béats adeptes du marxisme-léninisme. On commençait à parler des camps de concentration soviétiques et elle convenait avec réticence que ce n'était peut-être pas le paradis pour cette génération de Soviétiques, mais que l'avenir était plus prometteur que ce qu'offrait le capitalisme. À la fin des années 90, j'ai trouvé son numéro de téléphone dans l'annuaire. Le croirez-vous : elle habitait rue de la Glacière ! Je lui ai téléphoné et lui ai notamment posé la question :

« *Êtes-vous toujours communiste ?* »

« *Il ne faut pas renier son passé.* », me répondit-elle après un moment d'hésitation.

Fidélité ou aveuglement ? Cette très forte et très sympathique personnalité a indéniablement marqué ses élèves, notamment moi et malgré le sectarisme de sa pensée politique, elle savait nous faire réfléchir.

Par exemple, la notion de miracle à Lourdes, pour laquelle elle nous rapporta cette observation désabusée du grand savant Jean Rostand : « *À Lourdes, j'ai vu beaucoup de béquilles, mais pas une seule jambe de bois* » ! Bien avant que cela soit de mode, elle nous invita à réfléchir sur le fait que la planète n'avait qu'une trentaine d'années de pétrole en réserve. Elle se trompait certes sur cette durée,

en n'intégrant pas les réserves non connues, en particulier celles d'offshore, et en n'imaginant pas que vous aurions cet horizon de quelques dizaines d'années de réserve plus de soixante ans plus tard, après avoir consommé dix fois plus de pétrole qu'en 1950. Mais elle ne se trompait pas sur l'aspect non pérenne de cette énergie. Nous fîmes avec elle nos premiers pas vers la notion de macroéconomie qui m'a toujours intéressé depuis.

Elle nous raconta son passé de résistante, notamment comment elle délivra son mari, emprisonné à Lyon par le sinistre Barbie. Mitraillette au poing, elle organisa un commando avec quelques copains pour attaquer le camion qui transférait Raymond Aubrac vers une autre prison. Nous l'avions aussitôt appelée « *Mammy mitraillette* » et ce surnom lui est resté ensuite. Comment aussi elle fut parachutée en France, enceinte, pour continuer le combat, après qu'elle eut rejoint Londres avec son mari. Pourtant, je ne cache pas que beaucoup plus tard, en prenant connaissance du dossier de Jean Moulin, je ne suis pas certain que Raymond Aubrac n'ait pas eu une responsabilité dans son arrestation. On ne saura probablement jamais la vérité, mais qui pourrait lui en vouloir, s'il avait peut-être craqué sous la torture ou la menace de celle-ci ?

Madame Garrigues fut mon professeur de français et marqua à tout jamais ma personnalité de son empreinte. Bien avant Mai 1968, elle avait découvert les vertus de la pédagogie active, par un dialogue permanent avec ses élèves, qu'elle poussait dans leurs derniers retranchements pour qu'ils trouvent l'idée-force des textes et les mots exacts pour décrire les situations. Par exemple, nous passâmes ainsi trois mois sur le *Don Juan* de Molière dont elle nous fit découvrir toutes les faces cachées.

En mathématiques, Mlle Fradet était une franco maghrébine, communiste austère et attentive à ses élèves, qui milita ultérieurement aux côtés du FLN. Elle fut un mentor exigeant et qui réussit à faire de moi un bon élève en maths, alors que j'étais moyennement doué. Je pouvais juger de mes capacités réelles en comparant le temps qu'il me fallait pour torcher un devoir de maths par rapport à certains de mes copains, parmi lesquels se distinguait Roger Mora, hyperdoué à qui il suffisait de vingt minutes pour exécuter son devoir de maths, là où il me fallait deux heures besogneuses. Il fut admis Major aux Arts et Métiers, en sortit Major et partit pour Harvard. Mais auparavant, il fallut que les professeurs du lycée aillent en délégation voir son père, maçon italien, pour qu'il accepte que son fils aille dans cette école au lieu d'aller en usine pour gagner sa pitance ! Ils obtinrent gain de cause en mettant en avant la bourse que pouvait recevoir Roger Mora aux Arts et Métiers ! Il devint plus tard le Directeur Général de Michelin et de ses 114 usines dans le monde. Dans mon activité ultérieure de parapente, un de mes amis était son Directeur de la Communication, qui m'informa de sa mort à 55 ans, foudroyé par un infarctus.

Ces professeurs furent les catalyseurs d'une instruction qui nous donna un avantage essentiel, celui d'être munis d'esprit critique et de capacités d'adaptation, avec une solide culture en toutes matières. Je dis bien instruction, car ils ne se préoccupaient pas d'éducation et ils permirent au fils d'ouvrier que j'étais et je n'étais pas le seul, d'émerger du lot vers l'accès aux grandes écoles. Cette ascension serait-elle possible aujourd'hui au même enfant, mais plongé dans une classe aux ethnies multiples et plus soucieuses de chahuts et trafics que de succès à l'école ? Rien n'est moins sûr, mais pour relancer cet ascenseur social, il faudrait trouver des hommes politiques qui aient le courage de dire que ce concept implique la sélection à plusieurs points du cursus étudiantin.

Une polémique secoue actuellement la société sur la disparition de l'autorité des professeurs. À cet égard, je fais mien le verdict du philosophe Michel Serres quand il écrit :

« La seule autorité possible est fondée sur la compétence. Le mot "autorité" vient du latin "auctoritas" qui signifie "augmenter". Celui qui a autorité sur moi doit augmenter mes connaissances, mon bonheur, mon travail, ma sécurité. »

Les Aubrac, Garigues, Fradet qui ont si bien formé ma génération avaient avant toute chose cette compétence et l'autorité s'en dégageait tout naturellement. Il y avait aussi quelques mauvais professeurs sans autorité et je me souviens notamment de deux d'entre eux en anglais et chimie que nous chahutions copieusement.

En classe de 4^e, je bifurque des classes « Moderne » vers la formation « Maths et Technique », à la demande de mon père qui veut faire de moi un ingénieur. Nous cumulons ainsi les cours des classes « modernes » avec ceux du « technique », dessin industriel, technologie, résistance des matériaux, atelier, où nous utilisons les machines les plus modernes de l'époque et où nous préparons le CAP d'ajusteur. À la récréation, nos blouses grises souvent maculées de cambouis détonnent avec les vêtements des autres élèves, mais nous n'en avons cure et avons bien raison. Nous avons quarante heures de cours par semaine et il ne nous vient pas à l'idée que c'était excessif !

Je libère mon trop-plein d'énergie par la pratique de multiples sports. La gymnastique au sein d'Enghien Sports, ce qui occasionne des concours lors des week-ends de printemps dans les différentes communes de la Région Parisienne, avec des épreuves de barre fixe, barres parallèles, cheval-d'arçons. S'y ajoute l'athlétisme, le basket jusqu'en seconde après quoi, je me révèle trop petit pour ce sport. J'ai de très bonnes qualités de crossman, mais mes résultats seront perturbés durant toutes ces années de lycée par un dénommé Pioget, dont le short violet du PUC (Paris Université Club) m'agace, car il me devance constamment au Championnat de Paris de cross-country, dont je suis le Poulidor durant mes années de cadet et de junior !

À propos de l'auteur

Né en mars 1935

Après un Bac Maths et Technique, Christian ROGER entre en Maths Sup au lycée Saint-Louis de Paris et est reçu à 19 ans dès la première année à l'École de l'Air en Octobre 1954.

1956 : Sous-Lieutenant breveté pilote de chasse à Meknès, après une formation sur Lockheed T33, OURAGAN et VAMPIRE.



1957-1958 : Lieutenant, pilote de chasse à la 7^e escadre à Bizerte (Tunisie), sur MISTRAL, un mois sur deux en opérations en Algérie.

1959 : Pilote de chasse à la 12^e escadre de Cambrai, sur MYSTERE IV et SUPER-MYSTERE B2.

1960 : Commandant d'escadrille de T6 en Algérie en opérations d'appui feu.

1961-1962 : Capitaine à 26 ans – Commandant en second de la Division d'instruction technique des élèves pilotes de de Chasse à Meknès, puis Tours. Testeur des formations des jeunes pilotes sur T 33, OURAGAN, MYSTERE 4, rédaction de livres sur le tir aérien et la navigation.

1963-1964 : Commandant d'escadrille à Djibouti sur SKYRAIDER.

1965-1966 : Désigné comme **LEADER DE LA PATROUILLE DE FRANCE** par le Chef d'État- Major de l'Armée de l'Air, suite à une présentation de voltige sur Skyraider à Djibouti.

Dernier meeting comme leader de la PAF le 9 octobre 1966 et transition d'élève pilote de ligne à Air France 5 jours après.

Octobre 1967 : affecté comme copilote directement sur Boeing 707, compte tenu des résultats de stage de transition.

1973-1991 : **Commandant de bord sur Caravelle** et affecté dans cette fonction successivement sur **Boeing 727, Boeing 737, Airbus 300, Boeing 747.**

1977-1986 : **Création d'une PMI**, pour fabrication d'aspirateurs intégrés, industriels et domestiques. Construction d'une usine de 600 m² d'entrepôts, 160 m² de bureaux et 3 emplois créés.

Affaire revendue en 1984, car impasse à mener de front la direction technique et commerciale d'une entreprise en forte expansion, en même temps que celle de Commandant de bord d'Air France.

Réalisation les plus marquantes : Ministère des Finances de Bercy, 40 000 m² en aspiration intégrée – 3 Tours à la Défense de 30 000 m² chacune – Équipements spéciaux de décontamination de la pile atomique ZOE à Fontenay aux Roses.

Équipement de milliers de maisons individuelles en aspiration intégrée.

Exportation des aspirateurs intégrés en Belgique, Pays Bas, Suisse, et au Moyen-Orient.

1986 à 1990 : Confronté à la gestion sociale d'Air France, en tant que **Président du Syndicat des Pilotes de Ligne (SNPL) pour la section Air France.**

Décembre 1990 : Abandon du métier de pilote de ligne pour raisons médicales.

1988-1992 : **Expertise dans le crash de l'Airbus A320 d'Habsheim.**

Janvier 1991 – 1994 : **DRH du Personnel des cabarets « Le Lido » et « Moulin Rouge ».**

1992-2002 : activité de pilote parapente très intense !

2000-2004 : **Expert aéronautique auprès des hommes politiques de la Région Parisienne pour les nuisances aériennes.**

2003-2004 : **Expertise de l'accident de Sharm El Sheikh** à la demande de l'association des familles des victimes.

2012 : **Expertise du crash du vol Air France Rio-Paris du 1er juin 2009.**

Accessoirement :

Chevalier de la Légion d'Honneur à 30 ans

Croix de guerre Algérie avec trois citations

Médaille d'Honneur de l'Aéronautique

Plus de 15 000 heures de vol. Avions toujours ramenés au parking...
intacts !

Blog de l'auteur : jumboroger.fr

Table des matières

Préface.....	5
Introduction.....	7
Affirmation d'une vocation de pilote.....	18
Virage vers l'athéisme.....	23
Orientation vers l'École de l'Air	25
Comment naît l'idylle de toute une vie.....	27
La « Taupe »	30
L'École de l'Air.....	34
Parcours évasion.....	38
Deuxième année au Piège : le pilotage commence sérieusement.....	41
Quand une promotion entière disparaît !.....	49
Fin du pilotage à Salon et lune de miel.....	51
Entraînement au vol à réaction à Meknès	53
Premières armes à la 7 ^e escadre de chasse	59
La 12 ^e escadre de chasse de Cambrai.....	66
Lâché en Super-Mystère B2.....	69
Quand le vertige vous saisit !	71
Épreuve du caisson de dépressurisation.....	72
Des sinus en court-jus !	73
Retour du guerrier en Algérie.....	74
Appui feu très efficace.....	78
La chance est avec moi !	80
Une histoire de tirs très rapprochés !.....	82
Douces retrouvailles	83

De la neige du djebel Babor et mort d'un copain.....	85
Vie monacale à Bir Rabalou.....	87
Nomination comme professeur à l'École de chasse de Meknès !	89
Apothéose avec le Brevet de Chef de Patrouille de Chasse	91
Orientation vers le métier de pilote de ligne !.....	93
Le Skyraider et Djibouti.....	95
Une facette de la Légion étrangère.....	99
Appontages sur le porte-avions FOCH.....	101
Convoyage aventureux d'un Jodel de France à Djibouti.....	104
Nomination comme Leader de la Patrouille de France.....	113
La saison de la PAF commence... et Air France m'ouvre ses portes !.....	121
Début des meetings.....	124
Les pilotes de la PAF boivent du lait !	127
Les pilotes de la PAF sur voiture de course !.....	129
Alexis Leonov – Premier piéton de l'espace.....	132
On a failli perdre un Colonel US !.....	134
Anniversaire de la bataille de Verdun	137
Meeting endeuillé à Nice	138
Le pétrole est le fonds qui manque le plus !.....	140
Succession des meetings	144
Quand le Fouga menace de devenir un sous-marin !.....	148
Rencontre avec le Général De Gaulle	150
Mais où est le terrain ?.....	153
Transition de l'Armée de l'Air vers Air France.....	154
Copilote sur Boeing 707.....	158
Une séquence bien particulière des « Chevaliers du ciel ».....	162
Rencontre avec la petite Histoire !.....	164
Engagement dans le syndicalisme pilote.....	165
La vie exaltante d'un copilote au long cours	169

Vol folklorique avec le Captain Fulachier.....	172
Pointe à Pitre – New York : hard day !	174
Hans... ? – Non, c'est Eugen !	175
Fortes turbulences en ciel clair	177
Passager égaré. Et pas qu'un peu !	178
Le croisement improbable de deux destinées !	180
Near collision à Port Soudan	181
Révolution dans la navigation : les plates-formes à inertie (INS).....	183
Lourde surcharge à l'atterrissage	185
Décollage sous les bombes à Phnom Penh !.....	187
Mésaventures marines.....	188
Départ d'une fusée spatiale soviétique.....	191
Accueil peu chaleureux de Michel Debré	192
Commandant de Bord sur Caravelle	193
Une Caravelle qui manque de bouchon !	196
Détachement à la Libyan Airlines	197
À quelle altitude est le ballon ?	198
Gag sur un charter	200
Nuit bleue à Ajaccio.....	201
Rencontre fortuite de la PAF et d'une Caravelle.....	202
Feu à bord	204
Souvenir de quelques célébrités à bord	205
Une affaire de grenouilles !	207
Les aventures du PSG à Bastia.....	208
PEQ 2 or PEQ 3: That's the question!	209
Quand un Commandant de Bord crée une entreprise industrielle !.....	212
L'équipage à deux pilotes est enfin accepté !	214
Tempête sur Paris	216
Boeing 747 coréen abattu par la chasse soviétique.....	221

Développement industriel et exportations au Moyen-Orient	223
Une évacuation de secours mouvementée !.....	225
Quand Noël provoque une otite.....	228
Apothéose de mon entreprise et une revente libératrice !	229
Mon chemin de Damas.....	230
Pdt du bureau Air France du SNPL.....	232
La rotation la plus dure de toute ma carrière	234
Il faut savoir tenir sa langue !	236
Apothéose professionnelle sur Boeing 747	237
Navigation vers le Pôle Nord	240
Apparition de la nouvelle famille Airbus à commandes électriques	242
Pilotage du A320 durant les essais	246
L'interface pilote/avion : un élément crucial pour les pilotes de ligne	248
Pilote de ligne : similitude avec le « Désert des Tartares » !	252
Le crash de l'Airbus A320 à Habsheim : quand la Raison d'État permet le crime !.....	253
Une rotation peu sympathique.....	257
Queue de cyclone à Houston	259
Troublante rencontre avec un mage.....	261
Fin prématurée de ma carrière de pilote.....	263
DRH au Lido et au Moulin Rouge.....	265
Des joies de jeune pilote avec le parapente !	266
Création d'un bureau d'Études des nuisances aériennes	270
Drame familial.....	272
Expertise dans les analyses de catastrophes aériennes.....	274

CE LIVRE VOUS A PLU ?

Aidez-nous à le faire connaître en prenant deux minutes pour laisser un commentaire sur le site Internet de la librairie où vous avez acheté le livre.

Grâce à ces quelques mots qui font toujours plaisir, vous aidez les auteurs indépendants et contribuez aussi à convaincre d'autres lecteurs de découvrir le livre et l'auteur.

D'avance merci pour votre aide !

DÉCOUVREZ NOS AUTRES LIVRES !

WWW.IS-EBOOKS.COM

- ◆ Thrillers
- ◆ Romance
- ◆ Faits de société
- ◆ Science-fiction
- ◆ Polars

Soutenez les libraires en commandant votre livre chez eux, c'est le même prix !

© Christian Roger, 2018

Dépôt légal : octobre 2018

ISBN (livre) : 978-2-37692-109-7

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-110-3

RETROUVEZ LIBRES D'ÉCRIRE
SUR FACEBOOK !

[Facebook.com/libresdecire](https://www.facebook.com/libresdecire)